

JEAN-YVES CONCORD

MISSION LAMBDA

UNE CONSPIRATION
POUR LA PAIX



Jean-Yves Concord

Mission Lambda

Une conspiration pour la paix

© Jean-Yves Concord, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2994-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Stéphanie

Je voudrais remercier mon épouse Irène, première lectrice attentive et sans concessions du premier jet de ce roman. Ses encouragements ont eu raison de mes remises en question.

Un grand merci également à mon amie Françoise Bargeton pour sa relecture efficace, ainsi que pour ses commentaires et avis pertinents.

Je voudrais enfin exprimer toute ma reconnaissance à Aurélie Deuez, qui de correctrice de mes premiers livres est devenue une amie. Son implication, de la correction à l'évaluation globale que je lui avais demandée, ne s'est jamais démentie. Elle m'a permis de traverser positivement les obstacles qui ont jalonné le chemin menant à la réalisation de ce roman.

— I —

Louis Vernier n'en revenait pas. Son interlocuteur venait à peine de sortir de sa cellule, délaissée par son codétenu à qui l'on avait proposé d'aller marcher dans la cour de la prison. Il essayait vainement de mettre de l'ordre dans ses idées perturbées par des émotions contrastées après l'entretien surréaliste qu'il avait eu avec cet émissaire du président de la République. Émergeait surtout un avant-goût confus de nouveau basculement dans sa vie après celui, bien réel, vécu il y a cinq ans lors de son enfermement dans la prison centrale d'Arles. Les cauchemars nés du sentiment d'injustice qui le rongait de l'intérieur depuis le verdict étaient à peine moins fréquents depuis quelques mois. Il avait hurlé son innocence pendant les premières années contre les chefs d'accusation qui lui avaient valu cette peine de 22 ans incompressibles. Maintenant il était las, très las. Lui, il savait très bien qu'il n'avait pas tué, mais tout s'était ligué contre lui : il s'en voudrait toute sa vie d'avoir oublié ses gants lors du rassemblement de la bande de crapules avant l'attaque de cette petite supérette, soi-disant moins sécurisée que d'autres d'après ce salopard de Tony. Ce fumier avait refusé qu'il aille les chercher, arguant du fait que la fenêtre d'action était trop étroite et qu'il n'y aurait jamais plus d'occasions aussi favorables que cette veille du 15 août au moment de la fermeture. Peut-être, sauf qu'il s'était planté sur l'horaire : cet abruti n'avait pas vérifié que, l'été, la plage d'ouverture était décalée d'une heure. Son argument d'une intervention dans un local sans clients s'était trouvé anéanti par la réalité et c'est à cause de ça, entre autres, que tout avait foiré. À peine étaient-ils rentrés dans le local que le patron avait été intrigué par ces trois loustics, mains dans le dos pour cacher leurs armes et leurs mains gantées. En dépit des consignes de sécurité prodiguées par la police nationale, il avait appuyé sur le bouton déclenchant une alarme stridente. Les clients présents s'étaient

affolés et les pieds nickelés censés récupérer le magot en douceur avaient perdu leur sang-froid et tiré dans le tas, tuant sur le coup le patron et deux pauvres nénettes innocentes. Tony ayant confié à Louis la mission de conduire la camionnette, volée et maquillée quelques jours plus tôt, il attendait devant l'annexe, moteur en route. Il avait entendu les coups de feu et son premier réflexe avait été de partir au plus vite. Mais il y avait renoncé in extremis : ça aussi il s'en voulait. S'il avait su ce qui l'attendait ! Et puis pourquoi était-il descendu du véhicule pour courir vers l'entrée de la supérette ? Il était tombé nez à nez avec ses complices, armes à la main. Tony avait ordonné à ses deux comparses de jeter leurs armes dans le camion et de se disperser chacun de leur côté et il lui avait dit de filer et d'abandonner le plus vite possible l'utilitaire dans la nature. Facile à dire. C'est dans ce contexte de déroute et d'affolement général qu'il commit l'Erreur qui lui serait fatale : une des armes lancées à l'intérieur par ses comparses avait atterri sur le siège conducteur. Louis la saisit pour la dégager sur le siège passager et s'enfuit le plus vite possible. Des témoins ayant noté l'immatriculation du véhicule, il ne fut pas très compliqué pour la police de le repérer et promptement l'arrêter. La suite se devine aisément : on retrouva ses empreintes et traces ADN sur l'arme qu'il avait saisie et à l'intérieur de la camionnette. Son argument de simple chauffeur fut balayé d'un revers de manche par les enquêteurs, le juge d'instruction et les jurés du procès aux assises. Même son avocat, commis d'office, eut de la peine à cacher son scepticisme quant aux dénégations de son client. Balancés par Louis, Tony et le reste de la bande avaient bien été interpellés, mais avaient été blanchis du fait des meurtres. Le seul client survivant, qui déambulait alors entre les rayons, s'était caché dès le début de la tentative de hold-up, sans avoir pu les voir.

Ce n'est que plusieurs mois après le début de son incarcération qu'une évidence s'imposa à Louis : pourquoi Tony avait-il demandé à ses acolytes de jeter les armes dans le véhicule et de partir en courant et pourquoi lui avait-il demandé de partir avec et de l'abandonner ailleurs ? Simplement pour en faire le coupable idéal. Cet enfoiré avait bien noté qu'il n'avait pas de gants et que seule

une empreinte sur une des armes le désignerait comme auteur des meurtres. Louis fut même persuadé que la présence d'un des pistolets sur le siège avant gauche de l'utilitaire n'était pas le fruit du hasard : ça ne pouvait être que Tony qui l'avait sciemment posé. Il se demanda comment dans une telle atmosphère de panique, il avait pu concevoir ce piège diabolique. Sans doute ce salopard avait-il envisagé cette aubaine au moment du rassemblement, au cas où cela tournerait mal. Son indolence et sa naïveté lui avaient coûté très cher.

La situation internationale n'était, une fois encore, pas des plus brillantes. La guerre entre la Russie et l'Ukraine n'en finissait pas de s'enliser, mais ressemblait à un volcan actif avec ses éruptions épisodiques et ses périodes de calme relatif où seules quelques fumerolles rappelaient qu'à tout moment le pire pouvait arriver. Les contraintes économiques et épisodiquement climatiques avaient calmé quelque peu les ardeurs des uns et des autres, belligérants et alliés. Un bon point sans doute pour la mondialisation, tous les pays se tenant par la barbichette sur le terrain des besoins essentiels. On se demandait combien de temps cette alternance allait pouvoir tenir. Tout le monde occidental condamnait ce conflit sans pouvoir s'investir totalement pour le régler devant la crainte du recours à l'arme nucléaire. C'est devant cet affaiblissement des démocraties que la Chine réapparut sur le devant de la scène géopolitique. Cela avait commencé par la énième revendication par la Chine de l'île de Taïwan. C'était une vieille histoire datant de l'année 1949 et de l'installation sur l'île de centaines de milliers de Chinois, sous l'égide du Kuomintang de Tchang Kaï-chek, opposants au parti communiste de Mao Zedong. Taïwan était devenu un territoire prospère, libéral et dans lequel les libertés individuelles étaient respectées. Ce symbole de la réussite à l'occidentale était insupportable pour la Chine communiste qui montrait régulièrement les dents, mais sans jamais avoir osé mordre. C'est à la fin du troisième mandat du président Xi Jinping que la donne allait dangereusement changer. Le nouveau président de la République populaire de Chine, Kang Féng, beaucoup plus jeune que son prédécesseur radicalisa la

position de son pays vis-à-vis de Taïwan en exigeant son retour au sein de la république communiste. Pour bien se faire comprendre, il engagea le processus d'une mobilisation des troupes qu'il souhaitait impressionnantes sur les côtes sud-est de son pays, face à l'île, avec tous les équipements nécessaires pour un débarquement, bien au vu et au su du monde entier. La puissante marine chinoise complèterait un tableau qui ne laisserait aucun doute sur l'issue d'un éventuel conflit armé. Mais la vraie nouveauté résidait dans la détermination évidente du nouvel homme fort de la République populaire à récupérer ce territoire qui, martelait-il, lui appartenait. Il déclara à plusieurs reprises que c'était une affaire interne à la Chine et que quiconque voudrait s'y opposer s'exposerait à une riposte pouvant aller jusqu'à l'arme nucléaire. Les États-Unis et l'Europe firent front commun pour condamner cette posture martiale qui arrivait presque à faire oublier le conflit Russo-Ukrainien. Le président russe, en proie à une armée déliquescence et une opposition larvée de son entourage pourtant largement épuré au fil des années, trouva là une occasion unique de redorer son blason et de donner un nouveau dynamisme à sa guerre statique et stérile. Il proposa à son homologue chinois de créer enfin un vrai axe entre leurs deux pays, basé sur une coopération militaire et économique pragmatique. Elle serait destinée non seulement à en finir de façon positive avec leurs conflits, mais aurait aussi en point de mire ni plus ni moins que le partage du monde non occidental entre leurs deux puissances. Les historiens sortirent de la naphtaline les accords de 1939 entre la Russie de Staline et l'Allemagne nazie de Hitler qui donnèrent froid dans le dos quand on connaît la suite. Le président chinois, prudent et intelligent ne donna pas suite immédiatement. Il lui fallait gagner du temps, car la mobilisation de ses troupes ne pouvait se faire aussi rapidement qu'il l'avait pensé au début. Il voulait également éviter la même erreur que son homologue russe et ne pas mettre les grandes puissances devant le fait accompli. Il projetait d'essayer de les convaincre de la légitimité de sa revendication pour les dissuader d'intervenir, notamment en prétextant qu'ils éviteraient ainsi les conséquences désastreuses que cela engendrerait pour leurs économies. Il prit donc une

décision assez surprenante, consistant à organiser une sorte de tour du monde pour « dialoguer » avec leurs dirigeants, lesquels ne furent pas dupes une seconde sur le fait que cette ouverture n'était qu'une opération de communication. Il était évident que cette démarche ne changerait rien à la finalité de l'affaire, sauf à tenter de parer le leader chinois des meilleures intentions et de le faire passer pour l'agressé en cas de conflit mondial. C'est de cette proposition absconse que naquit un projet improbable au sein des responsables des plus puissants des pays occidentaux.